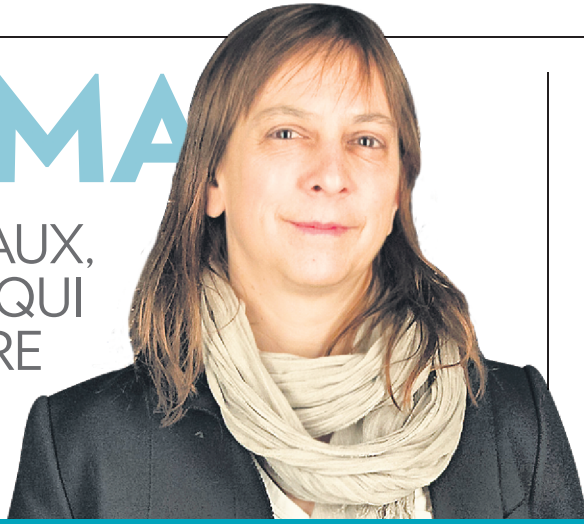




MUSIQUE
DISCRET DAHO
PAGE 4

CINÉMA

SYLVAIN DUBOIS,
LA CADREUSE QUI
SORT DU CADRE
PAGE 12



TÉLÉVISION
UN CLASSIQUE
NOMMÉ
CINÉ-CADEAU
PAGE 5



Les pingouins
de Madagascar

CE QUE NOS CHRONIQUEURS REGARDENT PENDANT LES FÊTES

Le temps des Fêtes offre le contexte idéal pour céder à la tentation de revoir nos films préférés – surtout quand le grand froid se met de la partie, comme c'est le cas ces jours-ci. Nos chroniqueurs Mario Girard, Patrick Lagacé et Marie-Claude Lortie ont accepté de nous présenter leurs « classiques » personnels des vacances de fin d'année.

PAGES 8 ET 9

TO ME, YOU ARE PERFECT

PHOTOMONTAGE LA PRESSE

Toutes les

00:07:00

h min s

une personne est victime
d'une crise cardiaque.

Donnez pour sauver des vies.
unDONpourleCOEUR.org



FONDATION
INSTITUT DE
CARDIOLOGIE
DE MONTREAL

ARTS TÉLÉVISION

Appelez-la Madame...

Pour la première fois dans l'histoire, le légendaire personnage de Doctor Who est interprété par une femme. Signe des temps? De plus en plus d'actrices se glissent dans les habits de personnages masculins. On se penche sur le phénomène.



NATHALIE COLLARD

DOCTOR WHO, C'EST ELLE

Jodie Whittaker (qu'on a connue dans l'excellente série *Broadchurch*) est le 13^e Doctor Who, personnage éponyme d'une série créée en 1963 et qu'on décrit comme la plus ancienne émission de science-fiction de tous les temps. (Au Québec, on peut voir *Docteur Who* sur Z.) « Ça me réjouit, lance Martine Delvaux, auteure et professeure au département d'études littéraires de l'UQAM. On remet en question la binarité sexuelle. Quand je vais voir *Hamlet*, est-ce que ça se peut qu'il ne soit pas un homme? »

UN OCEAN'S 8 100% FÉMININ

La bande-annonce du film *Ocean's 8*, dont tous les rôles principaux sont interprétés par des femmes (Sandra Bullock, Cate Blanchett, Rihanna, etc.), est réjouissante. Martine Delvaux rappelle que Sandra Bullock a spécifiquement demandé à son agent d'identifier des rôles masculins



Jodie Whittaker en Doctor Who

pour lesquels elle pourrait auditionner. Elle a d'ailleurs décroché le rôle principal du film *Our Brand Is Crisis* – un rôle qui était destiné à l'origine à George Clooney. L'actrice Jessica Chastain a pour sa part fondé sa propre maison de production et a exprimé la volonté de convertir des rôles masculins en rôles féminins. « Dans le film *The Crying Game*, on découvrirait tard le sexe biologique du personnage, note Martine Delvaux. On oubliait de quel genre il était. »

UN FESTIVAL NON GENRÉ

Ce sont deux femmes qui interpréteront les personnages de Prospero et Jules César au prochain festival de théâtre de Stratford. Le

directeur artistique du festival, Antoni Cimolino, a confié au *Globe and Mail* que cela faisait partie d'une initiative plus large visant à diversifier l'attribution des rôles. Plusieurs productions présentées durant le célèbre festival ontarien ont opté pour une distribution non genrée. « C'est le genre de truc qui fait avancer les choses, croit Martine Delvaux. Je ne vois pas, par exemple, pourquoi une femme ne pourrait incarner James Bond. Il faut être prêt à briser des icônes. Il ne s'agit pas simplement d'un déplacement ou d'un travestissement, c'est plus profond que ça. C'est la démultiplication des représentations de la race, de la beauté, du genre, etc. Oui, il y aura toujours des hommes et des femmes,

mais il y a plusieurs nuances entre les deux. » Autre exemple: plus tôt cette année, Brigitte Poupart a monté la pièce de David Mamet, *Glengarry Glen Ross*, avec une distribution 100% féminine.

RETOUR AUX SOURCES

« Le travestissement au théâtre a toujours existé, rappelle la metteuse en scène et auteure Brigitte Haentjens. Si on remonte au théâtre grec, les hommes interprétaient des rôles féminins. La grande Sarah Bernhardt jouait des rôles d'hommes. Personnellement, je ne suis pas attirée par la correction politique, ça me laisse de glace. Des fois, je trouve même que c'est boiteux dans les interprétations. Si

je montais *Dans la solitude des champs de coton* de Koltès [qui sera présentée dès le 23 janvier à l'Usine C] avec des femmes, ça ne marcherait pas. Et puis, il y a quand même de beaux rôles de femmes au théâtre, même chez Shakespeare, qui n'était pas le plus grand amoureux des femmes. Il y a de beaux rôles féminins dans *Richard III*. Moi, c'est plutôt du côté de l'écriture et de la mise en scène que je ferais des efforts. »

LE TEST DE BECHDEL

Bédéiste américaine, Alison Bechdel a « inventé » un test qui permet d'évaluer la représentation féminine dans un film. Le test – qui est apparu la première fois dans sa série *Dykes to Watch Out For* – consiste à répondre à trois questions précises. Y a-t-il au minimum deux personnages féminins dans le film et ont-elles un nom? Ces personnages féminins se parlent-ils à un moment donné dans le film? Et si oui, parlent-ils d'autre chose que d'un homme? Selon *The Guardian*, certaines salles de cinéma en Suède utilisent le test de Bechdel pour attribuer une cote féministe aux films qu'elles présentent. Dans une étude publiée en 2014 et commandée par le Geena Davis Institute on Gender in Media, en collaboration avec l'ONU Femmes, on constatait une discrimination profondément ancrée et des clichés omniprésents à l'égard des femmes et des filles dans les films populaires. Menée dans plusieurs pays par une équipe de chercheurs de l'École de communication et de journalisme Annenberg de l'Université de Californie du Sud, cette étude notait entre autres que les femmes représentaient moins du tiers des personnages parlants dans les films.

ARTE MUSICA PRÉSENTE

SALLE BOURGIE 17-18

THIBAUT GARCIA
MERCREDI 17 JANVIER 2018, 19h30
Œuvres de ALBÉNIZ, J. S. BACH et PIAZZOLLA
Vous serez éblouis par ce jeune guitariste franco-espagnol.

IAN BOSTRIDGE, ténor
JULIUS DRAKE, piano
LUNDI 12 FÉVRIER, 19h30
SCHUBERT *Winterreise*
Le *Voyage d'hiver* est sans conteste l'un des cycles vocaux les plus bouleversants de l'histoire de la musique.

ALEXANDRE THARAUD
MARDI 20 FÉVRIER, 19h30
Œuvres de D. SCARLATTI, RACHMANINOV, MAHLER et RAVEL
Un magnifique récital couvrant 250 ans de musique!

LA VOIX DU FADO
VENDREDI 23 MARS, 19h30
ANTONIO ZAMBUJO ET SON ENSEMBLE
Le réputé chanteur portugais transformera la salle Bourgier en casa de fado!

KATIA & MARIELLE LABÈQUE
VENDREDI 25 MAI, 19h30
STRAVINSKI *Le Sacre du printemps*
B. DESSNER *El Chan*
P. GLASS *Four Movements for Two Pianos*
Le piano retentira dans toute sa puissance avec les sœurs Labèque, célèbres pour leur symbiose et leur énergie.

SALLEBOURGIE.CA
514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

Banque ScotiaTM présente

PASSION: HOCKEY

Jusqu'au 11 mars 2018

À POINTE-À-CALLIÈRE

Une exposition adaptée par Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, et réalisée par le Musée canadien de l'histoire.

POINTE-À-CALLIÈRE Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal

MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE CANADIAN MUSEUM OF HISTORY

Canada

Montréal TOURISME / MONTREAL INTERCONTINENTAL

MONTREAL EN LUMIERE

en collaboration avec

Bell

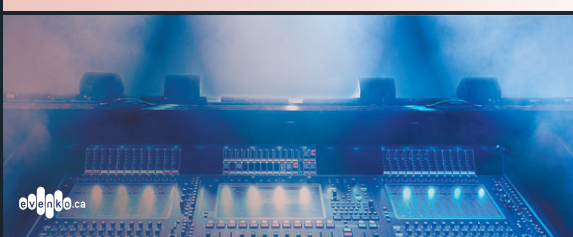
19^e édition

22 FÉVRIER AU 4 MARS 2018

PLUS DE 60 SPECTACLES

MUSIQUE, THÉÂTRE, DANSE,
CLASSIQUE, CIRQUE

CENTRE BELL



Concert amplifié
2 mars

THÉÂTRE MAISONNEUVE, PLACE DES ARTS



Martha Graham Dance Company
22 au 24 février

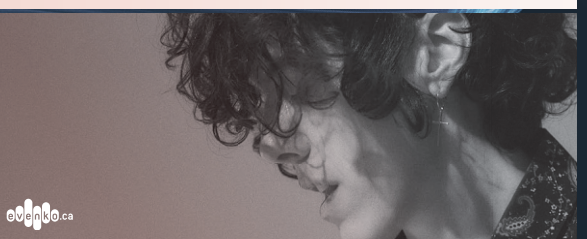


Patrice Michaud
2 mars

MTELUS

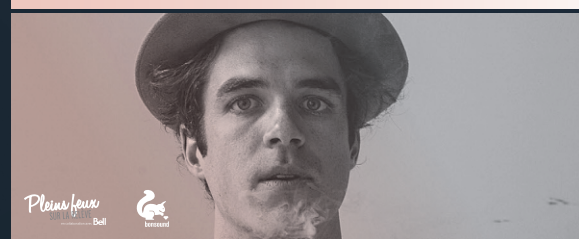


DVSN
27 février



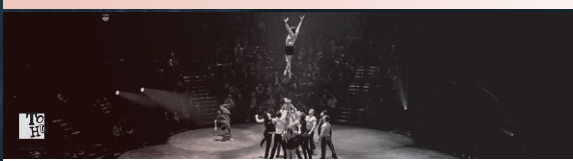
LP
Première partie : Noah Kahan
28 février

CLUB SODA



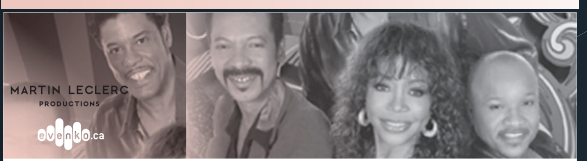
Geoffroy
23 février

TOHU



Coups de cœur
Du 23 au 25 février et du 1^{er} au 3 mars

THÉÂTRE ST-DENIS



La Compagnie Créole :
30 ans de fêtes au Québec
23 et 24 février

THÉÂTRE OUTREMONT

Marie Denise Pelletier
Léveillé, entre Claude et moi • 22 février

Martine St-Clair,
Marie Michèle Desrosiers,
Luce Dufault et Marie-Élaine Thibert
Entre vous et nous • 24 février

Les Respectables
25 ans : *La Tournée et Heart of Stone* • 27 février

Andrea Lindsay
Entre le jazz et la java • 1^{er} mars

Daniel Lavoie
Mes longs voyages • 2 mars

LION D'OR

Chansons drôles et drôleries
chancelantes
22 février

Freakasy Circus • 23 février

Jérôme Charlebois et Marco Calliari
24 février

Ligue d'Improvisation Montréalaise
(LIM)
25 février

Caroline Panté
avec Blood and Glass et invités
Clair de Terre • 27 février

Sophie Pelletier
Les météores • 28 février

Les Guerres d'Amour • 1^{er} mars

WD-40 • 2 mars

Arnaud Soly • 3 mars

MUSIQUE CLASSIQUE

GESÙ



Alain Lefèvre
Récital-bénéfice pour les enfants-réfugiés haïtiens
Première partie : David Bontemps
25 février

CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-BONSECOURS

Daniel Taylor
Le chemin du paradis • 25 février

CATHÉDRALE CHRIST CHURCH

Spem in alium
Cappella Antica et Choeur de chambre Schulich • 23 février

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

L'écho des batailles • 23 février

Cantates de Bach • 24 et 25 février

La Passion de Jeanne-d'Arc
The Orlando Consort • 27 février

Matinée baroque • 1^{er} mars

Jacques Kuba Séguin • 1^{er} mars

Harpe impressionniste • 2 mars

UNIVERSITÉ MCGILL

Schulich en concert
Musiciens de soundSCAPE
22 février • Salle Pollack

Festival de musique de chambre Jeux de chaises
Johannes Moser 27 février • Salle Pollack
Rafael Rosenfeld 2 mars • Salle Pollack

Orchestre Jazz McGill 1
Hommage à Billy Strayhorn et Duke Ellington
28 février • Salle Tanna Schulich

THÉÂTRE CORONA

Alan Doyle
Première partie : *Fortunate Ones*
28 février

CENTRE PHI

Misc • 22 février

Raveen • 24 février

Die Pod Die • 25 février

Collectif Kohlenstoff • 1^{er} mars

Kae Sun • 2 mars

THÉÂTRE

CINQUIÈME SALLE, PLACE DES ARTS

Amok
22 au 24 février

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

Hurlevents • 22 au 24 février

L'Orangerie • 28 février au 2 mars

Minuit • 22 au 24 février

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

L'homme éléphant
22 et 23 février, 1^{er} et 2 mars

THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE

Le Chemin des Passes-Dangereuses
23 février au 3 mars

USINE C

Les robots font-ils l'amour ?
27 février au 3 mars

CENTRE SEGAL DES ARTS DE LA SCÈNE

Marjorie Prime
25 au 28 février et 3 mars

Gabs Sings Babs
27 février

L'ASTRAL
1 855 790-1245
ticketmaster.ca

MTELUS
1 855 790-1245
ticketmaster.ca

PLACE DES ARTS
CINQUIÈME SALLE
THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE
THÉÂTRE MAISONNEUVE
514 842-2112 | 1 866 842-2112
placedesarts.com

CHAPELLE NOTRE-DAME-
DE-BON-SECOURS
514 282-8670 | lavitrine.com

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
514 253-8974 | denise-pelletier.qc.ca

UNIVERSITÉ MCGILL
SALLE POLLACK ET SALLE TANNA SCHULICH
CATHÉDRALE CHRIST CHURCH
514 398-4547 | mcgill.ca/music

CENTRE BELL
514 790-2525
evenko.ca

CENTRE SEGAL
DES ARTS DE LA SCÈNE
514 739-7944 | segalcentre.org

CLUB SODA
514 286-1010 | clubsoda.ca

LE BALCON
1 888 528-9766
admission.com / ticketmaster.ca

LION D'OR
514 598-0709 | admission.com

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
514 285-2000, poste 4 | mbam.qc.ca

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
514 844-1793 | rideauvert.qc.ca

TOHU
514 376-TOHU (8648)
1 888 376-TOHU (8648) | TOHU.ca

THÉÂTRE CORONA
1 855 310-2525
theatrecoronavirginmobile.com

THÉÂTRE OUTREMONT
514 495-9944 | theatreoutremont.ca

CENTRE BELL
514 790-2525
Evenko.ca

THÉÂTRE ST-DENIS
514 790-1111 / 1 800 848-1594
ticketpro.ca

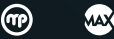
L'USINE C
usine-c.com
514 521-4493

GESÙ
514 861-4036
legesu.com

CENTRE PHI
phi-centre.com
514 225-0525
1 855 526-8888

INFO-LUMIÈRES 514 288-9955
1 866 LUMIÈRES

Réservez maintenant
montrealenlumiere.com



ARTS MUSIQUE



PHOTO FRED TANNEAU, ARCHIVES AGENCE FRANCE-PRESSE

DISCRET DAHO

JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE
PARIS

Étienne Daho nous a donné rendez-vous à l'hôtel Pigalle, pas très loin de chez lui. Dès qu'il arrive, le chanteur nous entraîne au sous-sol. Pour ne pas être vu. Pour ne pas être interrompu par d'éventuels admirateurs, Dieu sait qu'il en compte quelques-uns.

C'est ainsi qu'on se retrouve face à face dans le fumoir, pièce sombre et sans fenêtres, éclairée d'un simple néon de style cocktail lounge. Drôle d'ambiance pour une courte entrevue donnée à l'écart du monde.

Cela n'est pas sans lui plaire. D'un naturel réservé, le chanteur admet volontiers que la promo n'est pas son fort et qu'il se passerait bien de ce genre d'exposition. « Je suis quelqu'un qui n'aime pas tellement se montrer, dit-il. Je suis obligé de me faire violence. Pour expliquer l'inexplicable. Des fois, je trouve ça difficile. »

Ça tombe mal. Parce qu'il n'a jamais donné autant d'entrevues. Ces derniers mois, en France, Étienne Daho était partout. Deux nouveaux

livres lui ont été consacrés, alors qu'une exposition de ses photos vient d'ouvrir à la Philharmonie de Paris. Enfin, il y a ce 11^e album studio, intitulé *Blitz*, qu'il a lancé le mois dernier, et pour lequel on le rencontre aujourd'hui.

Encore là

Étienne Daho n'aime pas trop la promo. Mais une fois lancé, il prend son rôle au sérieux. Un peu trop, peut-être. On a le malheur de casser la glace en parlant de Johnny Hallyday, mort la veille. D'un coup sec, il nous rembarre. « Quel rapport avec mon album? On a 25 minutes d'entrevue. On ne va quand même pas parler de Johnny? »

eu Daho, avec ses marinières style Jean Paul Gaultier, son esthétique Pierre et Gilles et des tubes comme *Tombé pour la France*, qui ont aussi tourné de l'autre côté de l'Atlantique.

C'était il y a plus de 30 ans. Et Étienne Daho est encore là. Un peu oublié au Québec, mais toujours vénéré en France, où il est devenu un modèle de « French pop » esthétique et réfléchi.

À 61 ans, il est le premier surpris par sa longévité. « Si j'avais su, quand j'ai commencé, que je serais encore là 40 ans après, je n'y aurais jamais cru », dit-il de sa voix douce et feutrée.

Écrit en Angleterre, où il vit la moitié de l'année, *Blitz* porte l'empreinte des premiers disques de Pink Floyd, qui ont habité l'imaginaire adolescent d'Étienne Daho. Par un concours de circonstances, le chanteur s'est retrouvé dans l'appartement londonien où a vécu Syd Barrett, le premier chanteur des Floyd, avant de sombrer dans la folie. « Ça a été comme une reconnexion », souligne Daho.

Reconnexion avec son premier grand flash psychédélique, mais aussi avec des racines rock qu'il s'était toujours « interdit » d'exploiter par le passé, de peur, dit-il, de bêtement « reproduire ».

Résultat: *Blitz* se veut plus électrique, plus lourd et, pour le citer, « plus libre, avec un petit supplément de je n'en ai rien à foutre ». Différent des 10 albums précédents, mais tout à fait dans la veine pop subversive d'Étienne Daho. Qui ne risque pas, ici, de conquérir un nouveau public, mais plaira sans doute aux inconditionnels.

Dans tous les cas, la presse française lui reste fidèle. Entre le magazine *Rock & Folk*, qui lui consacre sa première une en 20 ans et l'hebdo *Les Inrockuptibles*, qui parle d'un « coup d'éclair électrique », Daho semble avoir passé le test de la critique.

En sera-t-il de même au Québec, territoire généralement

moins favorable à ce genre de pop sophistiquée? Il hausse les épaules. « Je ne sais pas. Je sais qu'au Québec, on aime les chanteurs à voix, et je ne suis pas un chanteur à voix. »

Depuis l'album *Pop Satori* (1985), Daho n'est venu que trois fois nous visiter, la plus récente étant pour un spectacle avec Jeanne Moreau, aux FrancoFolies de 2011. Cette présence rare explique aussi les limites de son succès au Québec... où Daho compte néanmoins quelques fans irréductibles, qui attendent patiemment son retour.

L'avenir dira si ce *Blitz* rétablira la situation. Ou si Daho est voué à rester un phénomène franco-français. Comme Johnny Hallyday...

« Je suis quelqu'un qui n'aime pas tellement se montrer. Je suis obligé de me faire violence. Pour expliquer l'inexplicable. Des fois, je trouve ça difficile. »

— Étienne Daho

Pour nous, pourtant, ça avait du sens. S'il n'est pas de la même génération, Daho est de ceux qui, comme Johnny, ont su traverser le temps. Rappelez-vous les années 80. Une nouvelle vague de chanson française, vaguement pop, vaguement new wave, léchait les côtes du Québec. Il y avait Indochine. Les Rita Mitsouko. Puis il y a

Retour aux sources

On le cuisine sur le défi de la pertinence et du renouvellement, alors qu'autour de lui, les générations se succèdent et que la chanson française évolue. Il ne se pose pas la question. Ne se l'est pas posée, en tout cas, pour ce nouveau disque, qu'il présente comme un « retour aux sources ».



CHANSON POP
ÉTIENNE DAHO
BLITZ
MERCURY MUSIC GROUP

KINGS OF WAR

SHAKESPEARE + IVO VAN HOVE

AMSTERDAM

FT
Danse + Théâtre
A

24 au 27 mai
2018
Théâtre Denise-Pelletier

Réservez maintenant!

514 844 3822
1 866 984 3822
fta.ca

LA PRESSE+ ICI artv

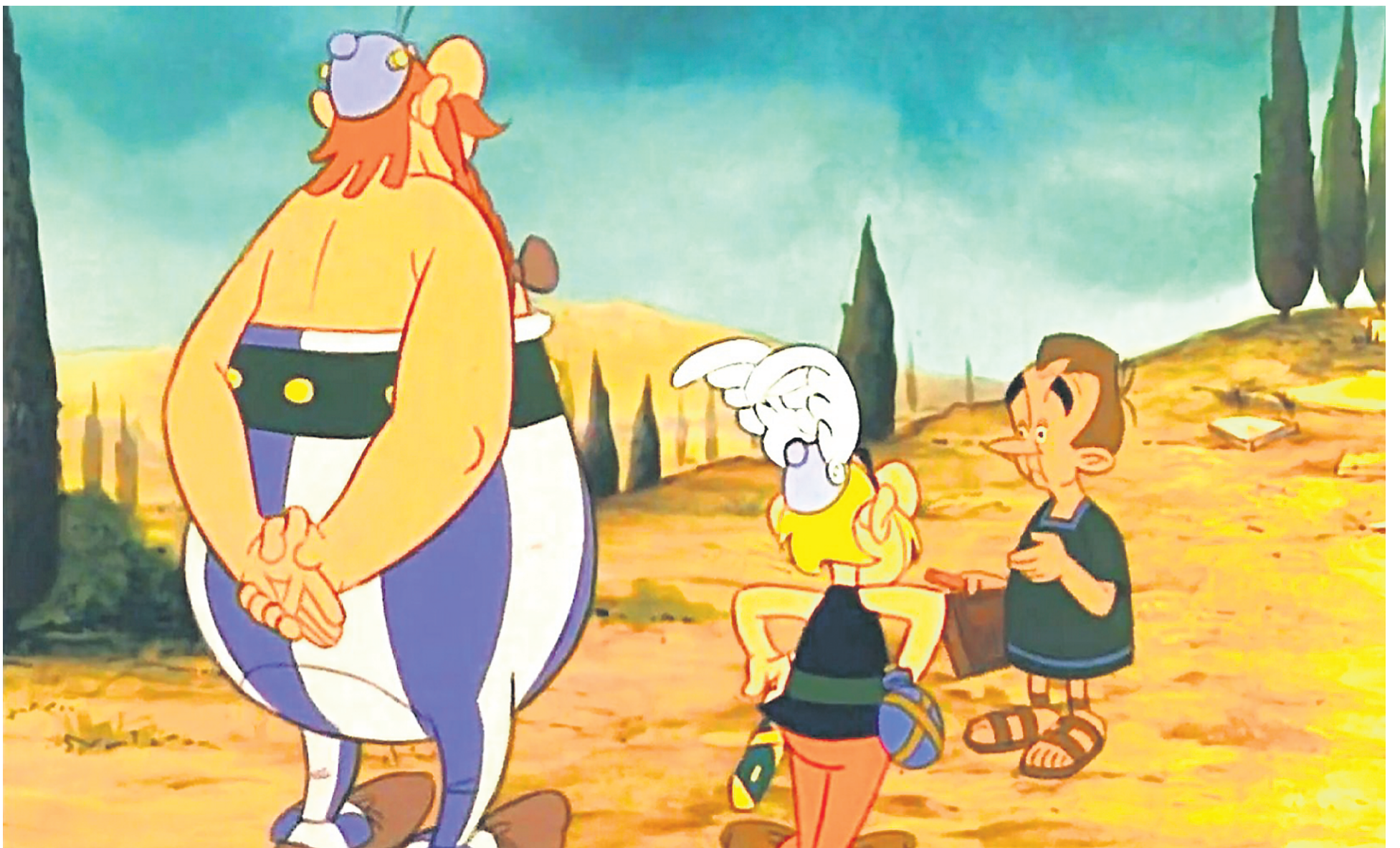


ILLUSTRATION FOURNIE PAR TÉLÉ-QUÉBEC

Un grand classique de Ciné-Cadeau: *Les 12 travaux d'Astérix*, dont l'une des diffusions a déjà attiré 800 000 téléspectateurs. L'an dernier, la part de marché de la programmation de Ciné-Cadeau a atteint 10,3%.

La tradition de Ciné-Cadeau

Depuis 1981, Radio-Québec devenue ensuite Télé-Québec diffuse des films d'animation durant les Fêtes sous le signe de Ciné-Cadeau. Neuf jeunes essayistes font le point sur cette tradition dans le livre *Un Noël cathodique*, paru en novembre. Entre culture, violence et sexisme, leurs angles d'analyse sont parfois surprenants.

MATHIEU PERREAULT

L'HISTOIRE

Le 20 décembre 1981, Radio-Québec diffuse *Le paquet qui parle*, un film d'animation britannique suivant une jeune fille dans un monde magique. C'est le début d'une tradition qui perdure, Ciné-Cadeau. Au départ, les films étaient souvent audacieux, comme *Le roi et l'oiseau*. L'horaire a fluctué avec les années et des films avec des acteurs en chair et en os ont parfois été inclus. Mais chaque année, le succès est au rendez-vous, avec des auditoires dignes d'un téléroman à Radio-Canada ou à TVA pour des films cultes comme *Les 12 travaux d'Astérix*.

UN NOËL CATHODIQUE

L'idée d'un ouvrage sur Ciné-Cadeau a vu le jour en 2013 à Grenoble autour d'un verre de chartreuse, explique Stéphanie

Roussel, qui a édité le recueil d'essais après des études littéraires, profil culture populaire, à l'UQAM. «J'étais en année d'échange universitaire. Je n'avais jamais été une grande fan de Ciné-Cadeau ni de Noël. Mon anniversaire tombe le 28 décembre. Mais seule en décembre à Grenoble, j'ai eu le mal du pays. On a commencé à parler de Ciné-Cadeau. On a réalisé que c'était la tradition de Noël parfaite: les parents regardent des films avec leurs enfants, souvent des films qu'ils ont eux-mêmes vus, enfants. À une époque où les films coûtaient cher à acheter ou à louer sur VHS, ça permettait de se faire une vidéothèque. On a dû prendre plus d'un verre de chartreuse parce qu'à la fin de la soirée, j'avais le projet de *Noël cathodique*.»

CULTURE ET TRADITION

Au départ, les films diffusés

à Ciné-Cadeau étaient moins commerciaux. «Il y avait des films d'Europe de l'Est et d'Asie, dit M^{me} Roussel. Dans le film chinois *Le prince Nezha triomphe du roi-dragon*, il y a une scène de suicide. On se demande si les programmeurs l'avaient vu. Je trouve dommage qu'on n'ait maintenant que des films américains, belges et français. Peut-être qu'avec la montée en popularité de Ciné-Cadeau, les dirigeants ont commencé à poser des questions sur la programmation et ont décidé de prendre moins de risques. Au moins, certains des nouveaux films cultes, qui repassent chaque année, sont quand même intéressants, comme *Kirikou*.»

PLAINTES

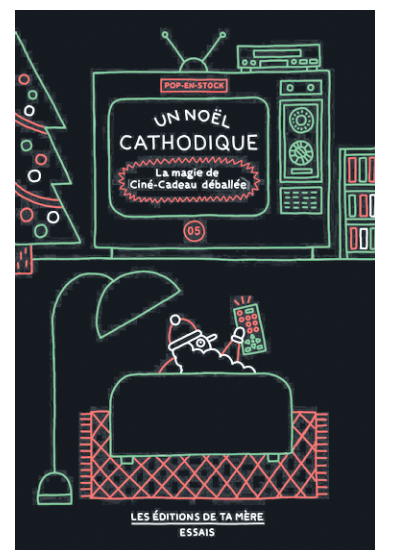
Pour le livre, Stéphanie Roussel a fait remplir un questionnaire par 200 personnes. «Une chose qui est ressortie, c'est que *Le prince Nezha triomphe du*

roi-dragon a traumatisé beaucoup d'enfants. Je suis tombée sur un *TV Hebdo* de 1988 où un responsable de Radio-Québec annonçait que jamais un film violent ne serait programmé à Ciné-Cadeau. C'est peut-être un hasard, mais on a arrêté la diffusion du *Prince Nezha*. Je me dis qu'il y avait peut-être eu des plaintes l'année d'avant.»

SEXISME

L'un des essais de *Noël cathodique* porte sur l'absence de personnages principaux féminins dans les films de Ciné-Cadeau. L'essayiste Sandrine Galand s'attarde longuement à l'objection principale que l'on fait à cette critique: *Astérix et Cléopâtre*. «Peu de personnages ont, comme le sien, traversé les années et l'imaginaire collectif (les cinéphiles connaissent certaines de ses quelques répliques par cœur), écrit M^{me} Galand. Il n'en demeure pas moins que le personnage de Cléopâtre a très peu à faire dans l'ensemble de l'intrigue: présente au début, à la toute fin ainsi que dans la mythique scène du bain, elle n'occupe pas vraiment un rôle

d'action. Cléopâtre est constamment ramenée à sa beauté.» Quelques films sont acceptables pour M^{me} Galand: *Sinbad et la légende des sept mers*, *Souris City*, *Ernest et Célestine*, *Samson et Sally* ainsi que *Dot et la baleine*.



Un Noël cathodique - La magie de Ciné-Cadeau déballée
Collectif (sous la direction de Stéphanie Roussel)
Les Éditions de ta mère
154 pages

Une présentation

Desjardins Entreprises

DÈS LE 16 JANVIER

MOLIÈRE

MISE EN SCÈNE CARL BÉCHARD

LES FOURBERIES DE SCAPIN

ENCORE DES SUPPLÉMENTAIRES!
DIM 11 FÉV À 14 H + MAR 13 FÉV À 19 H 30 + MER 14 FÉV À 20 H + SAM 17 FÉV À 15 H

PROFITEZ DE NOTRE TARIF FAMILLE!

AVEC SIMON BEAULÉ-BULMAN
MARIE-EVE BEAULIEU, CAROL BERGERON
BENOÎT BRIÈRE, PATRICE COQUÉREAU, LYNDZ DANTISTE, DAVID-ALEXANDRE DESPRÉS
MARCELLE HUDON, SÉBASTIEN RENÉ, ANDRÉ ROBITAILLE
CATHERINE SÉNART, TATIANA ZINGA BOTAO
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE CLAUDE LEMELIN

ICI artv LA PRESSE TNM.QC.CA

ARTS VISUELS



PHOTO OLIVIER JEAN, LA PRESSE

L'artiste montréalais d'origine mexicaine Rafael Lozano-Hemmer montre le logiciel utilisé pour faire fonctionner son œuvre *Colorimètre* formée de 510 panneaux lumineux disposés en trame, contenant chacun 54 ampoules DEL.

RAFAEL LOZANO-HEMMER

Célébrer les couleurs du monde

Ivanhoé Cambridge a inauguré un immeuble commercial de 27 étages le mois dernier au 900, boulevard De Maisonneuve Ouest. Dans le grand hall d'entrée de la Maison Manuvie, une immense œuvre numérique a été intégrée à l'architecture. Signée par l'artiste Rafael Lozano-Hemmer, elle diffuse 510 variations de couleurs qui dépendent des personnes présentes.

ÉRIC CLÉMENT

Dans le grand hall de la Maison Manuvie, une plaque commémorative réalisée par Owisokon Lahache, artiste mohawk de Kahnawake, a été installée près de la façade vitrée. Pour marquer le fait « d'être en terre autochtone ancestrale », a dit un cadre d'Ivanhoé Cambridge lors de l'inauguration.

En levant les yeux de cette plaque et en portant le regard vers le grand panneau coloré qui surplombe l'atrium, on fait un bond du passé vers la modernité, avec *Colorimètre*.

Première œuvre d'envergure de l'artiste d'origine mexicaine Rafael Lozano-Hemmer à être installée de façon permanente à Montréal, *Colorimètre* est formée de 510 panneaux lumineux disposés en trame, contenant chacun 54 ampoules DEL.

Ces panneaux numériques de 30 cm sur 60 cm diffusent des couleurs qui dépendent de ce que portent les personnes qui se trouvent dans l'atrium. Ces couleurs sont en effet définies par les teintes les plus saturées captées par une caméra munie d'un système informatisé de suivi des couleurs et située sous les panneaux de *Colorimètre*.

Durant la journée, l'œuvre est influencée par la lumière du soleil. Les couleurs sont donc plus fortes, tout en restant mesurées. Le soir du vernissage, *Colorimètre* reflétait le style des personnes venues y assister, surtout des gens d'affaires en costume. C'est donc une couleur bleu foncé qui prédominait sur les panneaux lumineux.

Par ces couleurs prélevées et connectées, Rafael Lozano-Hemmer traduit la diversité de la population, l'apport de chacun à la collectivité et les variations d'atmosphère qui existent en un endroit donné durant 24 heures.

« Avec cette œuvre, j'ai voulu parler de Claude Tousignant, de Guido Molinari, d'artistes qui ont introduit les couleurs dans les édifices. Je suis conscient de travailler dans la continuité d'une grande tradition qu'il faut célébrer. Et j'en suis très heureux », explique Rafael Lozano-Hemmer.

Colorimètre rappelle le travail des couleurs d'un Gerhard Richter, de Julio Le Parc, Jack Bush ou encore Pierre Dorion, avec ses polyptyques récemment exposés à la galerie Occurrence.

L'œuvre fait aussi indéniablement penser à la murale de Jean-Paul Mousseau, *Lumière et mouvement dans la couleur*, créée au début des années 60 et restaurée en 2002 dans le hall d'entrée de l'édifice d'Hydro-Québec, à Montréal. La technologie de 2017 en sus.

Les couleurs de la nuit

Même si elle est déjà en activité, *Colorimètre* n'est pas totalement terminée. « Le vernissage de l'œuvre, c'est le début de sa vie », dit M. Lozano-Hemmer qui ne se satisfait pas du fait que, le soir, le manque d'animation donne à l'œuvre des teintes de gris. De ce fait, il espère pouvoir bientôt placer une autre caméra sur le trottoir pour que l'œuvre adopte, la nuit, les couleurs variées de l'animation urbaine.

L'artiste, qui a représenté le Mexique à la Biennale de Venise en 2007, a déjà travaillé avec un système informatisé de repérage par caméra de surveillance, par exemple pour son œuvre *The Company of Colours*, en 2009 – une œuvre possédée par la collection Daros, en Suisse, et le Museum of Contemporary Art de Sydney, en Australie.

Il existe quatre ou cinq créations lumineuses de cette taille dans le monde actuellement. *Colorimètre* est la plus grande œuvre permanente que Rafael Lozano-Hemmer ait créée. « Mais ça peut changer d'ici six mois! », dit-il.

C'est à la suite d'un concours qu'il a été choisi pour ce projet. Un concours organisé par Marie-Justine Snider, conservatrice de la collection d'œuvres d'art de la Caisse de dépôt et placement du Québec.

« J'ai senti qu'Ivanhoé Cambridge avait le goût d'une œuvre interactive pour la Maison Manuvie, compte tenu du fait qu'il y aurait une circulation dans l'atrium. Et l'entreprise voulait un artiste avec un certain curriculum vitæ », affirme M^{me} Snider.

Réputé pour ses créations interactives de haute technologie, Rafael Lozano-Hemmer a atteint en 15 ans une réputation internationale. Seulement depuis septembre, il a montré ses créations à Calgary, en Australie, en Allemagne, en Suisse, en Israël, en Espagne, dans neuf villes des États-Unis, au Portugal et au Mexique! Sans parler de ses œuvres exposées de façon permanente à Londres, Québec, Montréal (au Centre Phi), Nashville ou Hobart, en Australie.

En 2018, il présentera six expos solos dans le monde. À New York, Séoul, Monterrey, Washington et, dès le 23 mai, au Musée d'art contemporain de Montréal, une coproduction avec le MOMA de San Francisco.

« C'est la première fois de ma vie que je suis aussi occupé! », dit l'artiste qui a fêté ses 50 ans le mois dernier. Son studio montréalais, Antimodular Research, créé en 2003, emploie maintenant 15 personnes.

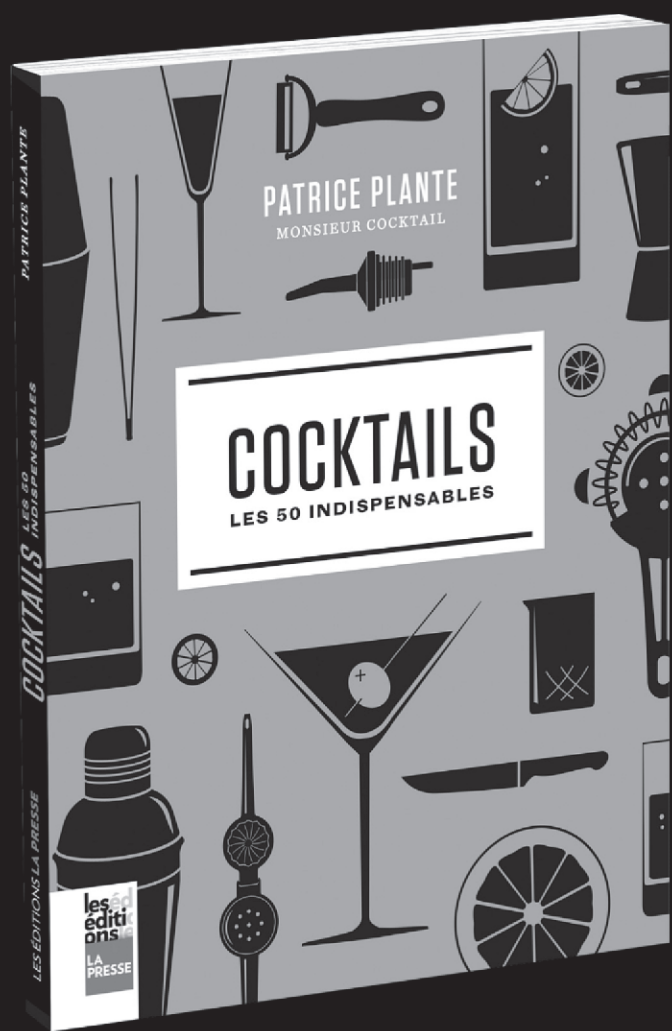
Colorimètre, de Rafael Lozano-Hemmer, à la Maison Manuvie, 900, boulevard De Maisonneuve Ouest, à Montréal



PHOTO OLIVIER JEAN, LA PRESSE

Les 510 panneaux numériques de 30 cm sur 60 cm de l'œuvre *Colorimètre* diffusent des couleurs qui dépendent de ce que portent les personnes qui se trouvent alors dans l'atrium de la Maison Manuvie.

DES IDÉES DE COCKTAILS POUR LE NOUVEL AN



« Le mixologue de l'heure a réussi, (une fois de plus,) à condenser ses recherches et ses trucs de terrain afin de permettre à tous et chacun de s'amuser tant à l'heure de l'apéritif que du digestif, ainsi qu'à table. »

FRANÇOIS CHARTIER

COCKTAILS CLASSIQUES



COCKTAILS SIGNATURES



editionslapresse.ca

Suivez-nous sur Facebook



les éditions
LA PRESSE

IVANHOÉ CAMBRIDGE

L'art contemporain en fête au Reine Elizabeth

Propriétaire de l'hôtel montréalais Fairmont Le Reine Elizabeth, récemment restauré de fond en comble, Ivanhoé Cambridge a confié à MASSIVart le soin de lui donner un air contemporain. L'organisme a répondu présent en intégrant 123 œuvres d'art qui transforment l'hôtel en un mini-musée permanent.

ÉRIC CLÉMENT

Si les musées, cabinets d'avocats et entreprises financières collectionnent des œuvres d'art contemporain, rares sont les hôtels qui ont développé chez nous ce réflexe en favorisant des artistes locaux. Le Reine Elizabeth ayant bénéficié d'une cure de jouvence de 140 millions (entre juin 2016 et juillet 2017), Ivanhoé Cambridge en a profité pour habiller les espaces intérieurs d'œuvres d'art de qualité muséale.

Pour ce faire, la société immobilière a fait appel à la conservatrice de la collection de la Caisse de dépôt et placement du Québec, Marie-Justine Snider, et à l'organisme MASSIVart pour choisir ces œuvres.

« On voulait représenter les meilleures pratiques en art contemporain. Le déploiement comprend 123 œuvres de 37 artistes, majoritairement québécois », estime M^{me} Snider.

À l'exception de six œuvres de l'ancienne collection de l'hôtel, toutes ont été achetées dans une dizaine de galeries de Montréal. « Cela dresse un portrait de l'effervescence de l'art visuel à Montréal, dit Arthur Gaillard, directeur de MASSIVart Collection, qui a dirigé le projet. La nouvelle collection comprend autant d'artistes émergents que d'artistes établis. »

Les 123 œuvres sont dispersées



PHOTO MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE

Marie-Justine Snider et Arthur Gaillard, près de deux œuvres : à gauche, *Le jardin du sculpteur*, extrait 7, une sculpture de bronze de Patrick Coutu datant de 2016, et, derrière, *Révolution*, 2010, un acier de Michel de Broin.

sur six étages de l'hôtel. Au 21^e étage, un espace évoquant une galerie d'art a été aménagé pour recevoir une dizaine d'œuvres, notamment de Michel de Broin, Patrick Coutu, Jean-Benoit Pouliot, Rafael Sottolichio, Gwenaél Bélanger et Julie Trudel.

Deslauriers, créée pour l'occasion, une photographie de Célia Perrin Sidarous, des cyanotypes de Karen Tam et une série d'œuvres sur papier de Marie-Soleil Denault inspirée notamment de dessins de John Lennon.

Dans la même célèbre suite,

« On voulait représenter les meilleures pratiques en art contemporain. Le déploiement comprend 123 œuvres de 37 artistes, majoritairement québécois. » — Marie-Justine Snider, de la Caisse de dépôt et placement du Québec

L'art dans les suites

Dix œuvres ont été intégrées dans les deux suites prestigieuses de l'hôtel. La suite 1742, qu'occupaient John Lennon et Yoko Ono en 1969, a accueilli une sculpture en crinoline de Jannick

MASSIVart a créé une œuvre murale interactive où des tiroirs diffusent des éléments historiques reliés à la venue de l'ex-Beatle à Montréal et à l'ambiance de la suite quand fut enregistré *Give Peace a Chance*.

Dans la suite Royale Ville-Marie du 19^e étage, dotée d'une vue imprenable sur le mont Royal et les couchers de soleil, une photographie de Geneviève Cadieux a été placée judicieusement en face d'un comptoir en marbre. Les marbrures de la table, avec leurs inclusions d'oxydes métalliques, se marient à merveille au touché graphitique de *Fleur exquise*, impression au jet d'encre de l'artiste montréalaise datant de 2006.

Cette suite comprend aussi une lithographie de Jean Paul Riopelle, une peinture de la série *Jardin de pierres vaste* de Jean McEwen, une gravure d'Elmyra Bouchard, une œuvre en argile et céramique de Susan Collett et un bronze géométrique de Laetitia Gilbert. Le tout dans une disposition harmonieuse choisie en fonction de la géométrie des lieux et des coloris.

Aux 2^e et 3^e étages de l'hôtel, où sont concentrés des espaces réservés aux gens d'affaires, deux peintures récentes de Nicolas Grenier abordent... les affres du marché et les dérivés de l'Occident. Un choix à la fois culotté et habile de la part de MASSIVart!

« La thématique de l'espace est rétro-futuriste », précise Arthur Gaillard, qui a aussi choisi des impressions au jet d'encre de Jessica Eaton, une sculpture en stores vénitiens de James Carl ou encore deux encres sur papier de la série *Chinoiserie* de François Morelli.

Au 1^{er} étage, des œuvres de Mathieu Beauséjour, Alex McLeod, Sarah Anne Johnson et Luce Meunier invitent à y regarder de plus près. Au rez-de-chaussée, dans la salle d'un restaurant, MASSIVart a marqué un grand coup avec l'huile sur toile en deux panneaux (40 pi de long au total) de Paul Hardy, une commande spéciale qui donne beaucoup de prestige au lieu.

Enfin, dans le grand couloir de l'hôtel, à l'entrée d'un nouveau commerce de produits artisanaux, on retrouve, en frise, *Persévérance* (1946), le large vitrail de Marius Plamondon et Benoit East tiré de la collection précédente et qui a droit à un second souffle.

Couplé à une nouvelle architecture intérieure moderne et chic, ce déploiement d'art donne un nouveau cachet à l'hôtel, une signature à la fois internationale et locale. Un dépliant est offert à l'accueil de l'hôtel pour permettre aux visiteurs de repérer les œuvres placées dans les aires communes.

Quant à celles qui veillent au doux repos des occupants de la suite John Lennon & Yoko Ono, elles étaient accessibles en décembre pour le prix de... 1969\$ la nuit. Mais il y a deux lits!

LAOS

Au cœur de l'Asie du Sud-Est

En tournée québécoise du 6 janvier au 7 mars

Présenté par Desjardins

les
grands
explos

LA PRESSE

45 ans à vivre le monde

saison 2017 - 2018

LONGUEUIL
Théâtre de la ville
9 au 14 janvier

LAVAL
Salle André-Mathieu
19 au 22 janvier

Théâtre Marcellin-Champagnat
30 janvier au 1^{er} février

MONTREAL
Salle Pierre-Mercure
23 au 28 janvier

réservez maintenant

514 521.1002 - 1 800 558.1002

LES GRANDS EXPLORATEURS.COM

Programmation officielle

Québec Montréal

« L'exposition va plus loin encore en montrant comment les artistes contemporains ont brassé à leur tour en les détournant les clichés du Far West. »

— Beaux Arts Magazine (France)

LE WESTERN

UNE MYTHOLOGIE ENTRE ART ET CINÉMA

LE PETIT WESTERN, UN ESPACE LUDIQUE POUR LA FAMILLE!

VENEZ VOIR COMMENT LE WESTERN A INFLUENCÉ

JACKSON POLLOCK - ANDY WARHOL - ROY LICHTENSTEIN

JOHN FORD - SERGIO LEONE - ET PLUSIEURS AUTRES

Grand bienfaiteur

FOUNDATION FOR AMERICAN ART

En collaboration avec

Meira & Alfredo Romano

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

France « Raymond ROYER »

AIR CANADA

Bell

Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal et le Denver Art Museum. L'exposition et sa tournée internationale bénéficient du soutien de la Terra Foundation for American Art. Elle est présentée grâce à la collaboration de Marcel Elefant et George Lengvari ainsi que du CN. L'exposition a aussi reçu le soutien du ministère du Patrimoine canadien par le biais du Programme d'indemnisation des expositions itinérantes au Canada. Le Musée remercie le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Conseil des arts de Montréal et le Conseil des arts du Canada pour leur soutien constant. | Photos MBAM, Denis Farley

ARTS CINÉMA

Ce que nos chroniqueurs regardent pendant les Fêtes

Le temps des Fêtes offre le contexte idéal pour céder à la tentation de revoir nos films préférés – surtout quand le grand froid se met de la partie, comme c'est le cas ces jours-ci. Nos chroniqueurs Mario Girard, Patrick Lagacé et Marie-Claude Lortie ont accepté de nous présenter leurs « classiques » personnels des vacances de fin d'année.

Marc-André Grondin dans *C.R.A.Z.Y.*

PHOTO FOURNIE PAR LA PRODUCTION

Nimrat Kaur dans *The Lunchbox* (2013)

PHOTO FOURNIE PAR SONY PICTURES

Coluche et Louis de Funès dans *L'aile ou la cuisse* (1976)

PHOTO FOURNIE PAR LES FILMS CHRISTIAN FECHNER

*Thelma and Louise*

PHOTO FOURNIE PAR MGM

Noomi Rapace dans *The Girl with the Dragon Tattoo* (2009)

PHOTO FOURNIE PAR YELLOW BIRD

De Louis de Funès à Lisbeth Salander



MARIE-CLAUDE
LORTIE
CHRONIQUE

Il y a quelque chose d'incroyablement intime à parler de films préférés. J'ai un peu l'impression de vous ouvrir ma commode, là où sont non seulement mes pulls trop petits et mes vêtements de course usés, mais aussi ma lingerie. J'ai l'impression d'être invitée à parler de mes secrets. Vous êtes sûr de ne pas plutôt avoir envie de discuter restos ?

Je suis un peu gênée, par exemple, de vous dire de regarder le brillant *Intouchables* (2011) – je vous entends me dire : « Ben là, tout le monde l'a déjà vu ! » – ou que mon coup de cœur du moment, à voir en famille avec ados intellos – le genre qui aurait tripé sur Truffaut à mon époque –, date d'il y a trois ans. C'est *The Lunchbox* de Ritesh Batra (2013), qui raconte l'histoire d'une femme méprisée par son mari, malheureuse, qui se lie d'une amitié épistolaire improbable avec un homme pour qui elle prépare, à la suite d'une erreur, des repas apportés à son travail dans des boîtes à lunch. Le film est lent, tout doux, la cuisine y est centrale, et on sent presque les épices de tous ces currys que prépare la protagoniste sur les conseils d'une tante qu'on ne voit jamais. Le film est presque un huis clos tellement il y a peu de personnages et peu de lieux, mais on en sort avec un sourire et l'envie d'un petit dahl et de parfums de cardamome.

C'est rare que les films de cuisine ou de restaurants me plaisent, mais avez-vous vu *L'aile ou la cuisse* de Claude Zidi avec Louis de Funès récemment ? À revoir absolument. Le film date de 1976 et parle d'industrialisation alimentaire, et je vous promets qu'il n'a pas pris une ride. C'est brillant et hilarant. Et c'est avec Coluche. Les enfants vont adorer. Les petits et les ados. S'ils ne l'ont pas déjà vu, ressortez-leur aussi *Ratatouille* (2007) des studios Pixar, spécialiste des films à multiples niveaux de blagues, donc pour toute la famille. Et tant qu'à y être, on peut ressortir des boules à mites *Toy Story 2* et *3* – pas le premier, moins réussi – et aussi le moins connu *Buzz Lightyear of Star Command*, qui est allé directement sur le marché de la vidéo mais qui est tordant. Chez nous, on cite régulièrement tous ces classiques.

Maintenant que mes enfants sont plus grands, j'essaie de regarder avec eux des films que j'ai adorés à leur âge, alors que je découvrais le cinéma d'auteur. Dans cet esprit, je tente depuis un moment de leur communiquer mon adoration pour le travail de Wes Anderson, par exemple. Mes films préférés : *The Royal Tenenbaums* (2001), *Darjeeling Limited* (2007), *Moonrise Kingdom* (2012). Cette année, ça va marcher.

J'ai toujours aimé ces réalisateurs qui portent un regard plus ou moins joyeusement grinçant sur le monde. À une certaine époque, je ne jurais que par les films des frères Coen qui jouaient beaucoup sur l'humour dans l'absurdité des drames de la vie. *Fargo* (1996) avec Frances McDormand, dans le rôle d'une policière enceinte jusqu'aux oreilles qui enquête sur des meurtres, et Steve Buscemi, en criminel nul, sera toujours sur ma liste de films préférés.

Dans mes souvenirs d'ado qui se trouve cool, il y a aussi des films de Jim Jarmusch comme *Stranger Than Paradise* (1984) ou *Down by Law* (1986). Mais ont-ils bien vieilli ?

Évidemment, comment pourrais-je oublier *Thelma and Louise* (1991) de Ridley Scott ! Un de mes films préférés à vie. Avec Susan Sarandon et Geena Davis, et même un Brad Pitt alors inconnu. Un film féministe jouissif malgré tout. C'est sûr que je veux le voir avec mes enfants.

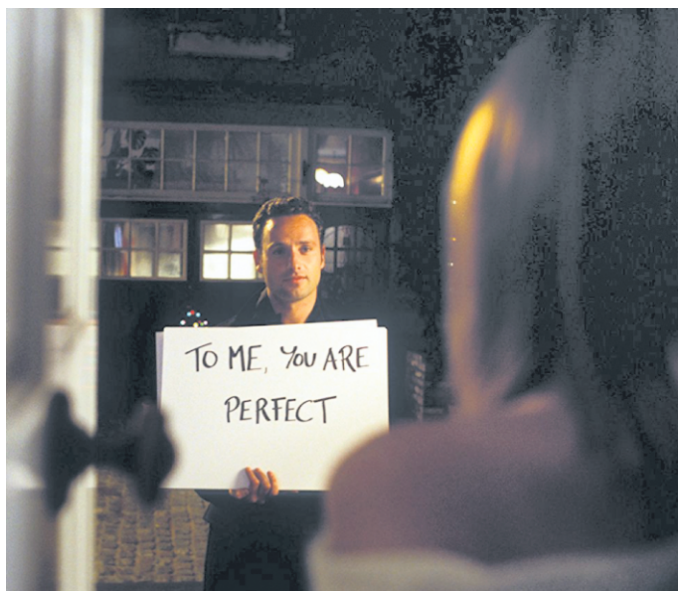
Plus récemment, peu de films m'ont bouleversée. En 2017, j'ai adoré *Hidden Figures* parce que l'histoire est incroyable, même si la réalisation n'était pas géniale. J'encourage tous les parents à faire voir ce film à leurs enfants. Aussi, *Lion* de Garth Davis, qui raconte l'histoire vécue d'un enfant qui se perd en Inde et ne réussit pas à retrouver sa mère, puis qui est adopté en Australie. Ben oui, ça m'a fait pleurer à fond, en raison du tout jeune acteur Sunny Pawar.

Parmi les films québécois de mon palmarès que j'aimerais vraiment que ma famille connaisse, il y a *C.R.A.Z.Y.* de Jean-Marc Vallée, sur l'éveil d'un jeune garçon à son homosexualité, mais surtout sur une époque du Québec, les années 70. J'adore aussi tout particulièrement deux films de Denis Villeneuve : *Incendies* (2010) et *Polytechnique* (2009). L'un parle des horreurs de la guerre, l'autre, de la tragédie que l'on connaît. Tous deux totalement bouleversants. À voir avec des ados presque adultes. Pas joyeux, mais nécessaires.

Sinon, pour le cinéma canadien, je garde un souvenir en pâmoison d'un film de Patricia Rozema, *I've Heard the Mermaids Singing* (1987), avec Paule Baillargeon notamment, mais je me demande s'il a bien traversé les années. Comme pour les films de Rohmer que j'ai adorés dans le temps. Je pense à *L'ami de mon amie* (1987) ou *Les nuits de la pleine lune* (1984). J'ai tellement apprécié ces films verbeux à souhait, mais à la cinématographie parfaite.

Même chose pour tous ces longs métrages de Krzysztof Kieslowski qui m'ont bouleversée, comme *La double vie de Véronique* ou la trilogie *Bleu, Blanc, Rouge*. Et est-ce que quelqu'un a revu les films de Luc Besson comme *Léon* ou de Jean-Jacques Beineix comme *Diva* (1981) ou *37° 2 le matin* (1986) ? J'essaierai de revoir *Diva* avec les ados, je pense. C'était vraiment franchement impeccablement réalisé. Mon prof de cinéma au cégep nous l'avait dit.

Comme c'est insupportable de faire une telle liste. J'ai l'impression non seulement de me mettre à nu, mais en plus de tout oublier du présent ou du passé proche. J'essaie de penser à une saga historique brillante et éducative, ou à un film syrien bouleversant, mais il n'y a que des films comme *The Girl with the Dragon Tattoo* qui me viennent à l'esprit. Autant la version américaine (2011) pour le jeu de Rooney Mara et les images de David Fincher que la suédoise originale (2009) plus brute, avec Noomi Rapace. Je ne me laisserai jamais du personnage de Lisbeth Salander, une #metoo déchaînée avant son temps. J'espère qu'ils feront plus de films avec elle. Et avec plein d'héroïnes comme elle, en cette nouvelle ère hollywoodienne post-Weinstein, post-2017. Je nous le souhaite vraiment pour 2018. Bon cinéma.

PHOTO FOURNIE PAR UNIVERSAL PICTURES
Keira Knightley et Andrew Lincoln dans *Love Actually*PHOTO FOURNIE PAR UNIVERSAL PICTURES
Hugh Grant, Billy Campbell et Martine McCutcheon dans *Love Actually*

La barre Mars des films d'amour



PATRICK
LAGACÉ
CHRONIQUE

Vous me connaissez, «controverse» est mon second prénom, je ne recule pas devant elle. Et ce n'est pas parce que nous sommes en pleine période de réjouissances des Fêtes que je vais faire relâche. Permettez donc une déclaration audacieuse: j'aime le film *Love Actually*.

Oui, je parle de cette comédie romantique sortie en 2003, qui raconte les histoires d'amour d'une dizaine de personnages dont les trajectoires finissent – ou pas – par s'entrecroiser, pour ne pas dire s'entrechoquer.

Oui, je parle de ce film à la guimauve avec Hugh Grant en PM britannique qui courtise son adjointe tout en remettant à sa place un président des États-Unis (Billy Bob Thornton) qui est à un cheveu d'agripper les femmes par la chatte, Colin Firth en écrivain cocu qui tombe amoureux de sa femme de ménage portugaise et un couple d'Anglais dont l'Histoire a oublié le nom, mais qui se sont rencontrés sur le plateau de tournage d'un film XXX. Ah, j'oubliais la déclaration d'amour d'un écolier à une écolière, au mépris de la sécurité aéroportuaire...

Il y a aussi Mr. Bean. Je ne vous vends pas le punch.

Love Actually est un film qui serait imbuvable si on ne le regardait pas pendant les Fêtes, dans cette période de l'année où nous réfléchissons à nos péchés, à l'espoir d'une nouvelle année à venir et au pouvoir de l'amour, romantique ou fraternel. *Love Actually* qui se déroulerait en juillet? Je ne l'aurais jamais regardé.

J'aime *Love Actually*, mais le film de Richard Curtis (*Notting Hill*, les *Bridget Jones*) donne des boutons à des millions de personnes. Ainsi, chaque mois de décembre, surtout dans l'anglosphère, ce débat annuel revient sur le tapis: pour ou contre *Love Actually*?

Vous trouverez sur Google 47 000 pages contenant les mots «I hate *Love Actually*», signe indéniable que le film compte plus de détracteurs que les films *Hot dog*, *Les Boys 22* ou *Star Wars – La revanche des clones*.

BuzzFeed a pondu «22 raisons pour lesquelles *Love Actually* n'est pas un bon film» et *The Atlantic* a décrété que ce film est «le moins romantique de tous les temps», ce qui est plutôt surprenant.

Moi qui pensais qu'il s'agissait plutôt de ce film sur un couple de plongeurs sous-marins qui repoussent pendant tout un film les attaques de requins. Et qui finissent par se faire manger, à la fin. Dans la catégorie «films de Noël», *Love Actually* serait aussi dans une course vers le fond du baril.

Personnellement, je m'en fous, je l'assume et je m'assume: j'aime *Love Actually*, d'abord et surtout parce qu'il a l'heur de me mettre de bonne humeur. J'essaie de l'écouter chaque année, entre Noël et le jour de l'An.

Ne négligeons pas, ici, le pouvoir d'une bonne trame sonore. Si le film est de la guimauve, la trame sonore est une généreuse cuillerée de Nutella. Oui, le film tire sans subtilité sur toutes les ficelles qui ont le don de déclencher l'activité des glandes lacrymales, mais c'est un des charmes de ce film choral: il n'est pas subtil. C'est la barre Mars des films d'amour.

Des analyses critiques qui ont percolé à la surface du web depuis quelques années décrètent que la célèbre scène où le gars (Andrew Lincoln) se pointe à la porte de la maison de son meilleur ami (Chiwetel Ejiofor) pour avouer son amour à l'épouse (Keira Knightley) de ce dernier était déplacée...

Vrai, mais ce n'est pas comme si ce n'était jamais arrivé dans l'histoire des relations hommes-femmes qu'un gars tombe amoureux d'une femme inaccessible, par exemple la blonde/conjointe/épouse de son meilleur ami.

J'oserais même dire que l'inverse est vrai: il y a des femmes qui tombent amoureuses du chum/conjoint/mari de leur meilleure amie. Heureusement, il n'y a que dans les films qu'une des parties déclare cet amour sous couvert de cantiques de Noël.

Personnellement, après une année à travailler avec ma tête, à analyser, décortiquer et ausculter les sujets de l'actualité, j'ai envie de m'en remettre à mon cœur pendant les Fêtes. C'est ainsi que je regarde *Love Actually*: avec mon cœur, mesdames et messieurs.

Et à la fin du film, je suis toujours charmé et touché devant le gars de Daniel, qui va trouver Joanna à la porte d'embarquement de son vol pour lui dire qu'il l'aime. Quiconque a déjà tu son amour vibre un peu en voyant le ti-cul courir dans le terminal, les flics à ses trousses...

J'aime *Love Actually* parce qu'il transforme la complexité des fjords et des montagnes de l'amour en sagas parfaitement digestibles qui trouvent, pour la plupart, des résolutions tout à fait réjouissantes, le tout en 2 heures 25 minutes.

Puis, le film prend fin, les vacances achèvent, la vraie vie reprend ses droits avec toute la complexité qui est la sienne...

Je sors faire une promenade et, évidemment, la déneigeuse a enterré mon char, j'ai un trou dans ma mitaine et l'amour est une chose en perpétuelle évolution, souvent décevante, sans trame sonore pour me faire taper du pied.

Le bonheur, c'est 007 sur le divan



MARIO
GIRARD
CHRONIQUE

J'ai toujours été fasciné par la faculté qu'ont les enfants de regarder le même film 15, 30 ou 45 fois. Avez-vous déjà observé un gamin qui regarde Harry Potter pour la 23^e fois? C'est ahurissant. Outre le fait que plus rien autour de lui ne semble exister, il y a dans son regard le plaisir de l'anticipation.

Il attend certaines scènes, certaines répliques, certaines mimiques. Son bonheur est dans le guet de ces moments. Il sait qu'il va retrouver les mêmes craintes, les mêmes rires, les mêmes agitations qu'il a connus des dizaines de fois auparavant. Et il sait que ces émotions seront intactes.

Il est difficile de croire que l'on puisse vivre la même chose quand on est adulte. On regarde une seule fois le dernier Woody Allen et on n'a plus envie de le revoir. La tête de l'adulte est un ordinateur dont le disque dur est bien rempli. Et où les pages du calendrier sont de plus en plus noircies. Pas celui de l'enfant...

Bref, tout comme vous, chers adultes au disque dur saturé, je ne suis pas du genre à revoir, relire ou revisiter les mêmes choses. Sauf un truc: les vieux films de James Bond.

Quand arrive le temps des Fêtes, une grande tradition a lieu chez moi: quelque part entre le 26 et le 30 décembre,

mon festival personnel de James Bond a lieu. Alors là, et seulement là, je comprends ce que les enfants éprouvent.

Je connais les histoires de l'agent 007 par cœur, je connais les scènes d'ouverture dans leurs moindres détails, je connais les grandes répliques du célèbre héros, surtout celles qu'il fait en dépoissant son smoking après avoir combattu une demi-douzaine de méchants.

Avant d'aller plus loin, je dois préciser que ce festival concerne essentiellement les productions mettant en vedette Sean et Roger (excusez si je les appelle par leur prénom, avec le temps, ils sont devenus des intimes...). On parle donc de la période 1962-1985.

Le premier plaisir de ce festival réside dans la composition du programme. Est-ce que je commence avec *Goldfinger* ou *Dr. No*? Est-ce que je me réserve *Diamonds Are Forever* pour plus tard? Est-ce que je saute *Octopussy*? Autant de questions cruciales et philosophiques auxquelles il m'est toujours très difficile de répondre.

Une fois prêt, bien calé dans mon divan, six coussins prêts à venir en renfort, le plaisir commence. Comment vous décrire alors le bien-être ressenti quand, tout à coup, l'intro de *You Only Live Twice* se fait entendre?

Ai-je besoin de préciser aux néophytes qu'un James

Bond commence toujours par une scène spectaculaire, laquelle est immédiatement suivie par la chanson-thème? Pas question ici de rire des auteurs-compositeurs en plaçant leur chanson sur le générique de la fin alors que tout le monde quitte prestement la salle de cinéma... James est un gentleman, il place cette chanson au début.

Donc, après la mythique envolée de violons de la chanson, la voix de Nancy Sinatra se fait entendre. «*You only live twice, or so it seems...*» Puis, arrive cet harmonica qui me donne chaque fois la chair de poule.

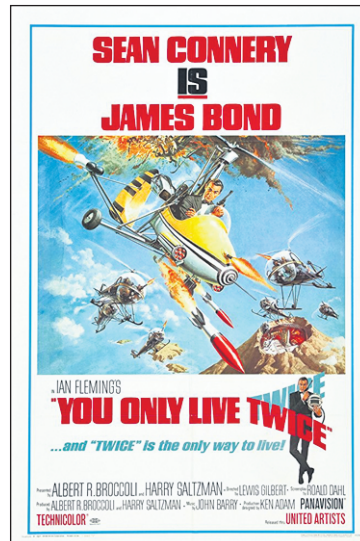
Oui, je sais, dans ses premiers films, James Bond est terriblement macho (sa manière de donner congé à ses maîtresses quand il a quelque chose de sérieux à régler est digne de l'anthropologie), les cascades ne sont rien à comparer à celles que l'on fait aujourd'hui et l'action n'est pas aussi haletante que dans les dernières réalisations. Mais ça ne fait rien, c'est ça que je veux.

C'est ce Technicolor délavé que je désire retrouver, c'est cette ambiance bon enfant des années 60 que je recherche, c'est la voix chaude de Shirley Bassey que je veux entendre.

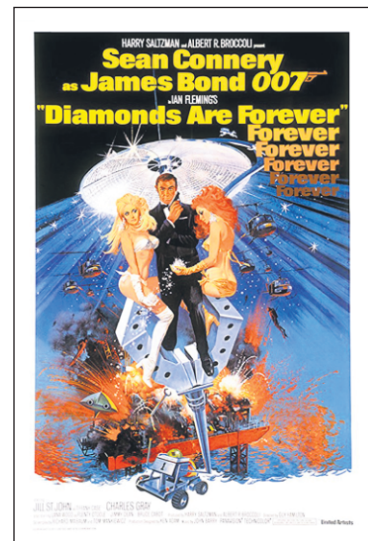
Tout compte fait, mon plaisir n'a rien à voir avec celui des enfants qui regardent des films pour la 100^e fois. L'enfant est enfant et veut revivre des émotions d'enfant. Moi, je suis adulte et je veux retrouver la magie de l'enfance.

Heureusement qu'on ne vit que deux fois.

P.-S. Cette année, mon festival personnel rendra un hommage tout particulier à Roger Moore qui nous a

PHOTO ARCHIVES LA PRESSE, SOCIÉTÉ RADIO-CANADA
Roger Moore incarnant le célèbre James Bond dans le film *Live and Let Die* (*Vivre et laisser mourir*)

You Only Live Twice



Diamonds Are Forever

ARTS CINÉMA

SUZANNE CLÉMENT

Le fol enchaînement

Depuis deux ans, les projets s'enchaînent un peu partout à un rythme fou pour l'actrice québécoise, particulièrement en France. Celle qu'on peut voir présentement dans l'excellente comédie *Le sens de la fête*, compte maintenant s'offrir une petite pause.



MARC-ANDRÉ LUSSIER

On joint Suzanne Clément à Paris. Au moment de notre appel, elle est attablée à un bistrot et s'inquiète du bruit ambiant, un peu trop fort peut-être, pendant l'entrevue. Pas de souci, comme on dit là-bas. Deux jours plus tôt, l'actrice québécoise venait de terminer le tournage du film *Le jeu*, l'une des expériences les plus exaltantes de sa vie professionnelle. Pendant sept semaines, la vedette de *Laurence Anyways* a tourné en studio cette adaptation d'une comédie noire italienne intitulée *Perfetti sconosciuti* [*Perfect Strangers*] de Paolo Genovese, sous la direction de Fred Cavayé (*À bout portant*, *Radin!*). Lors d'un dîner, des couples d'amis s'adonnent à un jeu où chacun doit mettre son téléphone portable au milieu de la table, et chaque message qui entre doit être lu et partagé avec les autres.

« J'ai pu travailler avec des partenaires formidables, dit-elle. Bérénice Bejo, Doria Tillier, Vincent Elbaz, Roschdy Zem – qui joue mon mari –, Grégory Gadebois et Stéphane de Groodt. À mes yeux, cette approche se



L'emploi du temps de Suzanne Clément a été fort chargé récemment, notamment en France. En deux ans, la comédienne a travaillé dans plus d'une dizaine de productions.

PHOTO DAVID BOILY, ARCHIVES LA PRESSE

rapprochait un peu du théâtre, et j'avais l'impression d'avoir le meilleur des deux mondes. Dans ce genre de scénario, tu es toujours dans l'action, même si la caméra n'est pas sur toi, et tu donnes à tes partenaires qui, ensuite, te redonnent quand vient ton tour. J'ai aimé les observer, partager avec eux, échanger sur nos méthodes de travail. Je me suis sentie vraiment privilégiée de faire partie d'un tel projet!»

Des choses différentes

Parallèlement, des nouvelles lui parviennent à propos de films ou de séries qu'elle a tournés précédemment. Un film d'horreur canadien, *The Child Remains*, est en train de faire sa marque sur les circuits spécialisés et lui vaut même quelques prix, notamment celui de la meilleure actrice du Blood in the Snow Film Festival, tenu récemment à Toronto.

« Ce film est inspiré d'un fait divers qui a fait beaucoup de bruit en Nouvelle-Écosse, explique-t-elle. J'y joue une journaliste qui, à la vue de scènes d'horreur, a subi un choc post-traumatique. Ça été mon initiation au film de genre et j'ai crié comme jamais. C'est très plaisant!»

une agente de la gendarmerie nationale, commente-t-elle. Pendant les deux mois de tournage, je n'ai eu qu'un costume à porter et j'ai aimé ça!» Et puis, il y a aussi *Le sens de la fête*. Le film a déjà attiré 3 millions de spectateurs en France et tient présentement l'affiche au Québec. L'actrice

« Il est vrai que je suis sur une lancée ici, on dirait. J'ai accepté de faire plein de choses, dans plein de genres, et j'ai pu glisser quelques tournages au Canada anglais et aux États-Unis dans tout ça. »

Aussi, Suzanne Clément est l'une des têtes d'affiche de la minisérie policière *La forêt*, diffusée récemment sur la chaîne France 3, dont les cotes d'écoute ont été remarquables (environ 4 millions de téléspectateurs).

« C'est une série plus moderne dans laquelle je joue

n'a pas voulu rater l'occasion de travailler sous la direction du tandem Éric Toledano et Olivier Nakache, à qui l'on doit notamment *Intouchables*.

« Je tournais un film intitulé *Le rire de ma mère* en même temps, mais j'ai vraiment voulu qu'on puisse s'arranger afin de pouvoir faire aussi

Le sens de la fête, même si c'était très intense. Non seulement j'aime beaucoup le cinéma de ces réalisateurs, mais la perspective de jouer dans une comédie avec Jean-Pierre Bacri m'attirait beaucoup. Je n'ai pas pu résister!»

Une petite pause en vue

Quand on aligne les titres de toutes les productions auxquelles Suzanne Clément a participé au cours des deux dernières années – plus d'une dizaine –, on se rend compte à quel point le programme de la comédienne a été chargé.

« En France, c'est beaucoup dû au succès de *Mommy*, dit-elle. Sur les plateaux, tout le monde me parle du film de Xavier [Dolan], même trois ans plus tard. J'ai aussi mis la main à la pâte, bien sûr. J'ai voulu choisir des projets très différents les uns des autres, ne serait-ce que pour me construire une meilleure confiance pour les accents, qu'il s'agisse de l'accent français ou d'autres accents quand je joue en anglais, y compris l'accent *british* dans la série *Versailles*. »

L'actrice va où on la réclame, peu importe la nationalité du film, mais il s'adonne qu'elle se fait offrir davantage de projets en France depuis deux ans.

« Il est vrai que je suis sur une lancée ici, on dirait. J'ai accepté de faire plein de choses, dans plein de genres, et j'ai pu glisser quelques tournages au Canada anglais et aux États-Unis dans tout ça. J'ai aussi eu l'occasion de passer mon été au Québec entre deux tournages, ce qui m'a fait du bien. Là, j'ai envie de prendre une petite pause. Je crois que je peux maintenant m'offrir le luxe de laisser passer certaines choses et d'accepter les projets qui, vraiment, m'intéressent. Je suis toutefois parfaitement consciente qu'il n'y a jamais rien d'acquis dans ce métier. C'est d'ailleurs ce qui en fait la beauté!»

ARMIE HAMMER / *Call Me by Your Name*

« On a besoin de beauté en ce moment »

Même s'il avait des réticences au début, Armie Hammer n'a pu faire autrement que de se laisser gagner par l'histoire que raconte *Call Me by Your Name*. Car en plus de l'interpeller à titre d'acteur, ce film remet carrément en question sa vision de son rôle de père.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

À la conférence de presse tenue au festival de Toronto, Armie Hammer (*The Social Network*, *The Lone Ranger*) ne cachait pas le malaise qu'il a ressenti à la première lecture du scénario de *Call Me by Your Name*. Dans ce film de Luca Guadagnino, l'acteur incarne Oliver, un doctorant âgé de 24 ans qui, pendant qu'il suit un stage chez un professeur archéologue en Italie, tombe amoureux d'Elio (Timothée Chalamet), le fils de ce dernier, âgé de 17 ans.

« J'ai eu peur, je l'avoue, a-t-il déclaré. Le rôle exigeait un niveau d'intimité que je n'avais jamais eu à exprimer encore de cette façon à l'écran. Dans la première version que Luca m'a fait parvenir, il y avait aussi beaucoup plus de scènes de nudité. Étant père de deux jeunes enfants, je me suis mis à imaginer les moqueries auxquelles ils pourraient éventuellement être exposés à l'école. Heureusement, j'ai pu rapidement voir l'ensemble sous une autre perspective. Ce film magnifique lance un message qui doit être entendu. On a bien besoin de beauté en ce moment. »

Il appert pourtant que les scènes plus intimes ont finalement été plus faciles à tourner que les séquences pendant lesquelles Oliver doit... danser! L'action se déroule en 1983, l'acteur a de surcroît dû s'imprégner de l'ambiance musicale des tubes de l'époque – celle de la *new wave* notamment – pour esquisser des pas sur des pistes de danse en plein air.

« Je crois que jamais dans ma vie, je ne me suis senti aussi gêné, a-t-il expliqué au cours d'une rencontre de presse. Je me sentais tellement misérable! En même temps, un acteur est aussi là pour être défié, pour être poussé dans ses retranchements. Mais danser sans musique en essayant d'attraper le bon rythme pendant que 200 personnes te regardent, c'est quelque chose!»

Montrer la séduction

Call Me by Your Name est l'adaptation d'un roman qu'André Aciman a écrit il y a une dizaine d'années. Luca Guadagnino (*I Am Love*) l'a lu à l'époque, sans penser qu'il le porterait peut-être un jour à l'écran. C'est à la faveur d'une amitié qu'il partage avec le vétérinaire cinéaste James Ivory (*A Room with a View*, *Maurice*) qu'il s'est impliqué dans le projet.

« James y agissait à titre de producteur et il a écrit l'adaptation du roman. Rien ne me plaît davantage que de travailler et de passer du temps avec des amis, ce que nous sommes, James et moi, depuis qu'il est venu tourner *The White Countess* à Rome. Quand vient le temps de tourner, j'oublie le scénario, je ne tiens pas compte du plan de production. Cette fois, mon intuition était de donner une image vraiment plus large de ce qu'est la séduction, la peur, l'espoir, ce qu'est être amoureux et essayer de faire en sorte que cet amour soit réciproque. Une fois ce sentiment évoqué, et de voir comment les protagonistes



Armie Hammer dans *Call Me by Your Name* de Luca Guadagnino

PHOTO FOURNIE PAR MÉTROPOLE FILMS

composent avec ça, il devient beaucoup plus facile de faire des choix de mise en scène. »

Ironiquement, la scène la plus marquante du film, celle de la discussion entre le père (Michael Stuhlbarg) et son fils (Timothée Chalamet), fut probablement la plus facile à transposer du livre à l'écran, selon le cinéaste. À ce moment, le professeur explique à Elio, qui a le cœur brisé, pourquoi ressentir un sentiment amoureux pour quelqu'un qui aime aussi en retour est une sorte de merveilleux privilège, qu'il faut chérir même dans la douleur plutôt que de s'en éloigner.

« Ce monologue figure pratiquement mot à mot dans le livre, fait remarquer le cinéaste. Voilà pourquoi je dis que sur le plan de l'adaptation, ce fut facile, presque paresseux! Après, il y a bien sûr le talent exceptionnel de Michael Stuhlbarg, qui livre

le tout de façon magistrale, et aussi celui de Timothée, dont l'écoute est remarquable. »

Même s'il ne figure pas dans cette scène, Armie Hammer n'en a pas moins retenu le propos.

« Je crois que le message élémentaire du film est magnifiquement résumé dans cette séquence, où l'on évoque l'acceptation de soi-même, la réalisation de soi en tant qu'être humain et qui nous invite à comprendre qui on est et comment être en accord avec sa nature, observe-t-il. En tant que père, entendre ces mots – avec la façon extraordinaire qu'a Michael de les livrer – a changé à jamais ma vision des choses et ma relation avec mes propres enfants. »

Une forte résonance

Puisque *Call Me by Your Name* a d'abord été lancé au festival de Sundance au tout début de

l'année (il fut ensuite présenté dans de nombreux festivals sur la planète, y compris le TIFF et le festival de New York), Armie Hammer a pu constater à quel point ce film avait une grande résonance dans le cœur des gens.

« L'histoire se passe en 1983, mais elle aurait tout aussi bien pu se dérouler 100 ans plus tôt ou aujourd'hui, dit-il. Ce film montre tout simplement deux êtres humains qui tombent amoureux l'un de l'autre de façon organique, naturelle, belle et tendre. Peu importe leur identification ou leur orientation, les gens ramènent à leur souvenir les sentiments liés à un premier amour et ça, c'est très beau. *Love is love*. »

Call Me by Your Name (Appelle-moi par ton nom en version originale sous-titrée en français) est présentement à l'affiche.

En 2018, lisez votre Presse sur votre tablette et voyez vos films préférés en salle! Bon cinéma!

2 NOMINATIONS AUX GOLDEN GLOBES®

MEILLEURE ACTRICE
JESSICA CHASTAIN

MEILLEUR SCÉNARIO
AARON SORKIN

« L'EXCELLENTE JESSICA CHASTAIN BRILLE. »

MAXIME DEMERS, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

« SÉRIEUSEMENT AMUSANT. »

RICHARD LAWSON, VANITY FAIR

« FASCINANT. »

DAVID EHRUCH, INDIEWIRE

« CHEF D'ŒUVRE. »

ROSIE FLETCHER, DIGITALSPY.COM

« JESSICA CHASTAIN IMPLACABLE. »

ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR



BASÉ SUR UNE HISTOIRE VRAIE

LE JEU DE MOLLY

VERSION FRANÇAISE DE MOLLY'S GAME

ADAPTÉ POUR LE GRAND ÉCRAN ET RÉALISÉ PAR
AARON SORKIN



LeJeuDeMolly-LeFilm.com



PRÉSENTÉMENT DANS CERTAINS CINÉMAS
PARTOUT LE 5 JANVIER

« UN MÉLANGE SAVOUREUX ET EXPLOSIF! »

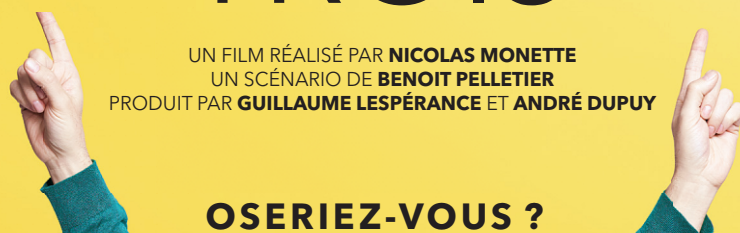
KARINE PARADIS, MITSOU.COM

MÉLISSA DÉSORMEAUX-POULIN

MARTIN MATTE

LE TRIP À TROIS

UN FILM RÉALISÉ PAR **NICOLAS MONETTE**
UN SCÉNARIO DE **BENOIT PELLETIER**
PRODUIT PAR **GUILAUME LESPÉRANCE ET ANDRÉ DUPUY**



OSERIEZ-VOUS ?

« LE RYTHME Y EST TONIQUE, LE TON LÉGER ET LES RÉPLIQUES AMUSANTES. »

MANON DUMAIS, LE DEVOIR

« ON RIT BEAUCOUP. »

DANIEL COTÉ, LE NOUVELLISTE

« MÉLISSA BRILLE. MARTIN ÉTONNE. »

ELIZABETH LEPAGE-BOILY, CINOCHÉ

« UN FILM RASSEMBLEUR. »

MITSOU, RYTHME FM

« UNE COMÉDIE INTELLIGENTE DONT ON RESSORT LE SOURIRE AUX LÈVRES. »

ISABELLE HONTEBEYRIE, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

« TRÈS BIEN ÉCRIT. »

CATHERINE BEAUCHAMP, 98.5 FM

« COMPLÈTEMENT DÉJANTÉ. »

ELISABETH MASSICOLI, ELLE QUÉBEC

« LE TRIP À TROIS VAUT SANS NUL DOUTE LE DÉTOUR. »

SYRIL TIAR, CINEMANIAC.NET

letripatrois-lefilm.ca



PRÉSENTÉMENT AU CINÉMA

« UN FILM QUI FAIT DU BIEN! »

Katerine Verebely, Gravel le matin

« UNE SOMPTUEUSE ADAPTATION. »

Elizabeth Lepage-Boily, Cinoche

« JACOB TREMBLAY JOUE AVEC TALENT ET SENSIBILITÉ. »

Véronique Lauzon, La Presse

« UN FILM QUI VÉHICULE DES TRÈS BELLES VALEURS. »

Annie-Soleil Proteau, Salut Bonjour!

« UN ÉLOGE DE LA DIFFÉRENCE. »

Eric Moreault, Le Soleil

« TELLEMENT RÉCONFORTANT. »

Jamie Blynn, US Weekly



Julia Roberts

Owen Wilson

Jacob Tremblay

merveilleux

D'APRÈS LE BEST-SELLER « WONDER »



Merveilleux-LeFilm.ca

LIONSGATE

Les Films Séville



PRÉSENTÉMENT AU CINÉMA

« UNE ŒUVRE ESSENTIELLE. »

MARIO GIRARD, LA PRESSE

« CE QUE J'AI VU SUR CET ÉCRAN M'A COMPLÈTEMENT CHAVIRÉ. »

FRANCO NUOVO, ICI RADIO-CANADA

tiff. toronto international film festival OFFICIAL SELECTION



BUSAN International Film Festival



SAMIAN

VINCENT PEREZ

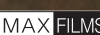
RAOUL TRUJILLO

WAHIAKERON GILBERT

HOCHELAGA TERRE DES ÂMES

UN FILM DE **FRANÇOIS GIRARD**
PRODUIT PAR **ROGER FRAPPIER**

HochelagaTerreDesAmes.com



AU CINÉMA DÈS LE 19 JANVIER



LesFilmsSeville

ARTS CINÉMA



SYLVAINE DUFAUX

SORTIR DU CADRE

Sylvaine Dufaux sur le plateau de *Pawn Sacrifice*

PHOTO TAKASHI SEIDA, FOURNIE PAR SYLVAINE DUFAUX

L'œil derrière la lentille, la cadreuse et directrice photo montréalaise Sylvaine Dufaux arpente les plateaux depuis un peu plus de trois décennies. Dernièrement, la Québécoise a travaillé à quelques superproductions américaines, dont *Solo*, film dérivé de *Star Wars* attendu en 2018. Portrait d'une raconteuse d'histoires.

MARISSA GROGUHÉ

Fille du cinéaste Georges Dufaux, nièce du directeur de la photographie et réalisateur Guy Dufaux, Sylvaine Dufaux n'a pas le souvenir d'avoir mis les pieds sur un plateau de tournage dans sa jeunesse. Son désir de manœuvrer une caméra est né avant tout d'un grand amour des films. «J'ai un bagage familial non pas technique, mais de l'amour du cinéma et de la curiosité des films», indique-t-elle.

Dans les années 80, Concordia lui refuse l'entrée dans son programme de cinéma. Au moment où l'UQAM lui ouvre ses portes, elle obtient son premier emploi sur un plateau, en 1986, pour *Le déclin de l'empire américain* de Denys Arcand.

Pas d'études universitaires pour Sylvaine Dufaux, finalement, mais une expérience de terrain qui l'a formée à devenir la cadreuse et directrice photo de carrière qu'elle est maintenant.

À partir de son poste de deuxième assistante à la caméra sur le film d'Arcand, son parcours s'est révélé «plutôt traditionnel». Après quelques tournages dans les années 80, elle passe au statut de première assistante à la caméra. Une bonne dizaine de productions plus tard, elle accède au cadre, à la fin des années 90. Dufaux travaille ensuite ponctuellement comme directrice photo.

Plus récemment, avec près de 100 films inscrits à sa filmographie – la plupart en tant que cadreuse –, elle a manié la caméra pour plusieurs superproductions américaines, dont *X-Men: Days of Future Past*, *X-Men: Apocalypse*, *White House Down* et, tout récemment, *Solo: A Star Wars Story*.

«Un métier de collaboration»

Lorsque la cadreuse raconte son métier, la conversation revient souvent aux gens qu'elle a côtoyés tout au long de sa carrière et à ce que ces rencontres lui ont apporté. «Rencontrer des gens dans le milieu, travailler avec eux, c'est un grand plaisir et ça m'a amenée plus loin.»

En 2013, sur le plateau du film *Le prodige* (*Pawn Sacrifice*), à Montréal, elle travaille aux côtés du jeune directeur photo américain Bradford Young, pour qui elle a un «coup de foudre professionnel». «Il a toute une réflexion sur le cinéma et on se rejoint là-dessus, raconte l'artiste. Même s'il a fait de gros longs métrages dans sa vie

n'y a pas de grande différence entre une production de cette envergure et un film à plus petit budget, «à part qu'il y a des plus gros jouets parfois». «C'est ce qui est intéressant finalement: un film, c'est un film», constate-t-elle.

Un «boys club»

Les joies du métier qu'elle exerce sont évidemment nombreuses. «J'ai eu le privilège de beaucoup voyager, évoque Dufaux. Tu as accès à des lieux auxquels tu n'aurais pas accès comme touriste, tu as une raison d'être, tu vis des expériences magnifiques...»

En revanche, il n'y a jamais rien d'acquis dans un tel métier, dit la cadreuse d'expé-

«Derrière la caméra, ça reste un boys club, même si ça a énormément changé et que ça continue d'évoluer.»

– Sylvaine Dufaux

[*Arrival*, de Denis Villeneuve], il va continuer à faire de moins grosses productions. Pour lui, il n'y a pas de gros ou de petit film. J'ai la même approche.»

Après cette première collaboration, les deux collègues se promettent de renouveler l'expérience. Quelques années plus tard, Bradford Young l'appelle après s'être fait proposer la direction photo du film dérivé de *Star Wars*, *Solo*. «Ça allait de soi, relate-t-elle. C'est un métier de collaboration. Chaque projet te porte quelque part et tu ne peux pas toujours le prévoir, mais c'est fantastique.»

Elle se retrouve alors sur un tournage de 10 mois, à Londres, pour une des plus importantes productions à venir. La cadreuse juge néanmoins qu'il

rience, qui se remémore des années creuses où elle n'a presque pas eu de contrat. «Je m'en passerais, j'aimerais bien savoir ce que je vais faire dans trois mois et comment je vais gagner ma vie d'une année à l'autre, mais c'est un choix de vie qu'on accepte.»

Elle note également la difficulté d'être une femme dans un milieu composé majoritairement d'hommes. «Derrière la caméra, ça reste un boys club, même si ça a énormément changé et que ça continue d'évoluer.»

Dans le milieu du cinéma comme dans la société, certains statu quo s'effritent. Par exemple, Bradford Young a été cette année le premier directeur de la photographie

afro-américain à être nommé aux Oscars, grâce à *Arrival*. «Pour *Le prodige*, nous étions un directeur photo noir et une femme cadreuse principale», rappelle Sylvaine Dufaux.

Toutefois, des obstacles se posent encore parfois sur sa route – des employeurs qui ne veulent pas d'une femme derrière la caméra, des collègues qui ne la croient pas capable d'occuper ce poste... «Il y a toujours celui qui te regarde et te demande si tu es sûre de pouvoir porter la caméra.»

Une journée de tournage

Jeune quinquagénaire comptant plus de 30 ans de métier, Sylvaine Dufaux note un point commun à presque toutes ses expériences de travail: elle doit se lever très tôt! Mais avant les journées qui débutent aux aurores, il y a la préparation au tournage. «Il faut lire le projet, rencontrer le réalisateur ou la réalisatrice, raconte Sylvaine Dufaux. En fiction, il faut se familiariser avec le scénario.»

Lors du tournage du prochain *Star Wars*, le temps de préparation a été un «grand luxe», explique Dufaux. «On a pu essayer des choses, faire des tests. C'est un des privilèges des grosses productions.»

Puis place au quotidien du tournage. «La fin de semaine, tu lis tes scènes pour la semaine et le matin de tournage, tu lis tes scènes pour la journée, relate la cadreuse. Tu arrives sur le plateau, il y a une première mise en place avec le réalisateur. Ensuite, l'horloge part et on voit si on a le temps de faire tout ce qu'on a prévu.»

Vient enfin le visionnement des rushes, en soirée, afin de «prendre un peu de recul, de se rendre compte de ce qui marche ou ne marche pas, de ce qui peut être amélioré», décrit la cadreuse, qui tient à se rappeler chaque jour le privilège qu'elle a de mettre des histoires en images et en mouvement.

Le premier trio

L'appellation «caméraman» convient pour la nouvelle et le documentaire, explique Sylvaine Dufaux. En fiction, le directeur de la photographie est le haut responsable de la prise de vues. Derrière la caméra se trouve le cadreur – un poste qu'elle situe à la jonction de la technique et de la création.

«Ça forme un drôle de triangle: le capitaine du bateau – le réalisateur –, puis le directeur photo – un de ses collaborateurs les plus proches – et finalement le cadreur, le bras droit du directeur photo, qui va mettre en images tout ce que le réalisateur a pensé.»

Le cadre vient de la «lignée» de la direction photo, mais Sylvaine Dufaux témoigne également d'un lien très fort entre le réalisateur et le cadreur. Au sein de certaines productions, le directeur photo occupe aussi le poste de cadreur.

Finalement, on retrouve les aides du cadreur: le deuxième assistant à la caméra, qui s'occupe de l'équipement et de tout ce qui est derrière la caméra, et le premier assistant, responsable de la mise au point.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- > *Solo: A Star Wars Story* (Ron Howard, 2018)
- > *X-Men: Apocalypse* (Bryan Singer, 2016)
- > *L'industrie du ruban rose* (Léa Pool, 2012)
- > *Soie* (François Girard, 2007)
- > *I'm Not There* (Todd Haynes, 2007)
- > *Toi* (François Delisle, 2007)
- > *Napoleon* (Yves Simoneau, 2002)
- > *Le violon rouge* (François Girard, 1998)

Premier pari remporté pour Aaron Sorkin

MOLLY'S GAME (V.F.: LE JEU DE MOLLY)

★★★½

Drame biographique d'Aaron Sorkin. Avec Jessica Chastain, Idris Elba, Kevin Costner. 2h20.

LE SYNOPSIS

À Los Angeles, Molly Bloom est initiée au monde du poker auprès de célébrités hollywoodiennes. La «princesse du poker» organise des parties où certains peuvent perdre jusqu'à 1 million de dollars en une seule nuit. Brouillée avec ses amis acteurs, elle recrée à New York ses parties de poker hebdomadaires, auxquelles se greffent bientôt des milliardaires, dont certains liés au crime organisé. Le FBI procède à une rafle et tout ce beau monde est accusé sous différents chefs.

LA CRITIQUE

Elle s'appelle Molly Bloom, comme le personnage de James Joyce. Et son histoire a tous les éléments d'un film hollywoodien: des joutes de pouvoir, des secrets de stars, des femmes sexy, des mafieux milliardaires, une enquête du FBI et beaucoup d'argent parié au poker.

Ce n'est pas un hasard si Aaron Sorkin, scénariste de *The West Wing*, *The Social Network* et *Steve Jobs*, a choisi ce récit biographique pour réaliser son tout premier film, *Molly's Game* (inspiré du livre du même titre).

Sorkin raconte l'histoire du point de vue de Molly Bloom, en brochant un portrait assez favorable, même s'il n'est pas sans nuance, de cette jeune femme fascinante (incarnée par Jessica

Jessica Chastain dans *Molly's Game*

PHOTO ASSOCIATED PRESS

Chastain, très inspirée), qui fait fortune en organisant des parties de poker grâce au concours d'un acteur bien connu.

Michael Cera, qui joue le rôle de ce «Monsieur X» (Tobey

Maguire, jamais nommé), ne fait pas paraître l'interprète de Spider-Man particulièrement sympathique. Aaron Sorkin, qu'on l'aime ou pas, n'a jamais eu peur de froisser les ego de gens

riches et célèbres (dont celui du fondateur de Facebook, Mark Zuckerberg, dans *The Social Network*). Idris Elba interprète l'avocat, d'abord sceptique, puis rapidement gagné à la cause de Miss Bloom.

Le premier film de Sorkin a de vagues airs d'*Erin Brockovich* de Steven Soderbergh ou de *Wolf of Wall Street* de Martin Scorsese, même s'il ne se démarque pas par l'originalité de sa réalisation. Au chapitre du scénario, en revanche, *Molly's Game* est du Sorkin pur jus. Une structure efficace, des dialogues omniprésents, intelligents, aux pointes d'humour typiques. Pari gagné.

– Marc Cassivi

LA PRESSE+

D'autres critiques à lapresse.ca et sur [La Presse+](http://LaPresse+)